

Athènes, de la balkanisation à la mondialisation

Athens, from balkanization to globalization

Guy BURGEL*

Résumé - Les jeux Olympiques de 2004 à Athènes sont une occasion de revisiter l'histoire contemporaine de la capitale grecque. Ville neuve au XIX^e siècle, Athènes partage pendant près d'un siècle (1834-1922) les paradoxes d'une refondation artificielle : médiocrité des destinées démographiques et économiques, internationalisme extérieur des élites nationales, grandiloquence de façade de l'urbanisme public néoclassique. L'échec humiliant de la conquête d'Asie mineure met un terme à ces balbutiements. Pendant un demi-siècle, à travers des incertitudes politiques dramatiques, se construit le visage de la ville actuelle : concentration humaine et matérielle qui contrôle l'espace grec, triomphe de la société civile sur l'État pour remodeler la zone centrale et étendre l'agglomération. Enfin, depuis la chute de la dictature (1974), Athènes prend une stature mondiale : entrée de la Grèce dans l'Europe politique, attraction migratoire internationale, infrastructures grandioses, monumentalité symbolique. Au-delà de ses spécificités, Athènes ne révèle-telle pas les trois âges des capitales européennes : internationalisme des Lumières, organisation des territoires nationaux, métropolisation de l'échange ?

Abstract - The 2004 Olympic Games in Athens has provided an opportunity to revisit the contemporary history of the Greek capital. A new city in the nineteenth century, Athens manifested over more than a century (1834-1922) the paradoxes of an artificial refoundation: meager demographic and economic destinies, internationalization outside the national elites, and surface grandiloquence of neoclassic public planning. The humiliating failure of the conquest of Asia Minor stopped these faltering attempts. Through half a century dramatic political uncertainties, the face of the present city was constructed: human and material concentration that controlled Greek space and the triumph of civil society over the state to reconfigure the central zone of the city and extend the agglomeration. Since the fall of the dictatorship (1979), Athens gained world stature as a result of the entrance of Greece into political Europe, international attraction to migrants, grandiose infrastructures, and symbolic monumentality. Beyond these specificities, Athens reveals the three ages of European capitals: international Enlightenment, organization of national territories, and metropolitan expansion of exchange.

Avec moins de deux siècles d'existence, la capitale grecque présente dans son caractère exceptionnel un bon résumé de l'histoire urbaine européenne. Certes, il est inutile de rechercher ici la continuité du patrimoine dans la matérialité physique de l'espace de la ville : choisie en 1834 pour la portée symbolique de son nom, Athènes est une ville neuve, construite à l'américaine, où le vestige de l'Antiquité resta longtemps, jusqu'à ces dernières années, un monument isolé dans le déferlement des bâtiments contemporains et de la circulation automobile. Certes, l'âge industriel fut ici, sinon manquant, du moins de disposition lacunaire et tardive : «protoindustrialisation» du Pirée autour du textile, de la métallurgie et de la chimie de base à la fin du XIX^e siècle, prolifération de l'industrie légère des années cinquante à soixante-dix au XX^e siècle. À Athènes, la consommation l'emporta toujours sur la production ; la définition que Jean DELUMEAU donne de Rome pourrait parfaitement lui être appliquée : «ville de tailleurs plus que de tisserands».

Mais les convergences avec l'histoire générale sont à rechercher ailleurs que dans les simples perceptions paysagères ou l'analyse des fonctions urbaines. Dans sa singularité, et la force que donne le raccourci des périodisations brèves, Athènes offre une perspective sur les séquences de construction des échelles de la ville, de la production des espaces matériels aux réseaux d'influences nationaux et lointains. En 2004, quand la capitale grecque accueille l'événement mondial des jeux Olympiques, l'opportunité n'est pas mal choisie de mesurer le chemin parcouru en un peu plus d'un siècle, depuis que Pierre DE COUBERTIN organisait à Athènes en 1896 les premiers jeux de l'ère contemporaine. L'olympisme en guise d'urbanisme n'est pas seulement un pari politique des autorités grecques, c'est un mode de lecture de ces «cités globales», où le ludique devient le moteur de l'économie, et le monde le champ de l'action.

* Professeur à l'Université de Paris X Nanterre, Laboratoire de géographie urbaine, directeur de l'UMR LOUEST.

1. Internationalisme méditerranéen et urbanisme provincialiste : 1834–1922

À Athènes, le XIX^e siècle a commencé tard et s'est prolongé bien au-delà de la Première Guerre mondiale. Capitale sous influence, Athènes se développe lentement pendant des décennies, à l'ombre d'une diplomatie parlant français, mais où les puissances tutélaires, à côté de notre pays, sont l'Angleterre maritime et la Russie orthodoxe. En apparence plus distantes, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne sont des témoins attentifs, qui étendent leur influence dans les Balkans, ne serait-ce qu'à travers les liens personnels et familiaux. Le fondateur de la dynastie grecque, Othon, est bavarois. Et au XVIII^e siècle, une des premières entreprises industrielles dans la péninsule, la coopérative de draperies d'Ambélakia, avait été animée par les Mavros (les «Noirs»), en Thessalie, les Schwartz, à Vienne. Tout ce monde assiste et participe avec prudence, sur fond d'éveil des nationalités et de droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, au démantèlement de l'Empire ottoman, «l'homme malade de l'Europe», dont le nouvel État grec est l'heureux bénéficiaire, au terme d'annexions successives : Thessalie et Arta (1881), Macédoine, Épire, Égée orientale, à l'issue des guerres balkaniques (1913).

Mais au recensement de 1907, Athènes ne compte encore que 250 000 habitants dans une Grèce qui dépasse 2,6 millions de citoyens (9,4% de la population totale). Malgré la force de l'État et de son administration centralisée, malgré le poids de l'organisation bancaire et de son privilège d'émission monétaire (la Banque Nationale a été créée dès 1841), les raisons de la faiblesse démographique et économique de l'agglomération sont encore à rechercher dans la désarticulation des échelles territoriales du pays et les espaces de référence de la nation grecque. Athènes est la capitale politique d'un petit royaume fermé, à l'extrémité de l'Europe. Mais l'hellénisme vivant, celui des échanges commerciaux et culturels, méditerranéens et continentaux, est à l'extérieur, dans les grandes villes multicommunautaires d'une Turquie décadente, mais immense : Thessalonique, Smyrne, Alexandrie. Seule, au milieu de l'Égée, Ermoupolis – Syra, avec sa bourgeoisie cosmopolitaine, a essayé pendant quelques décennies de faire vivre l'empire maritime d'un négoce international (chantiers navals, filatures), avant d'être réduite à la médiocrité par la domination confinée d'Athènes. La dimension des espaces de la ville n'est à la taille, ni des rêves géopolitiques des puissances étrangères, ni des ambitions nationales de l'héritage direct de la cité antique.

Dans sa construction matérielle, la capitale révèle ces mêmes contradictions. De Kléantis à Schaubert, les urbanistes du roi Othon taillent la ville, au moins ses quartiers d'apparat, à l'image de l'Europe des Lumières et d'un néoclassicisme inspiré du Parthénon et réimporté dans l'atmosphère et la culture orientales : ordonnancement majestueux des avenues, qui assurent encore une certaine fluidité dans la circulation du centre de l'Athènes contemporaine, dessin des places qui, malgré leur ornementation de palmiers, impriment dans l'espace

la marque du pouvoir et de la raison (*Omonia*, -de la Concorde – *Syntagma* –de la Constitution), architecture des palais et des bâtiments publics (Parlement, Bibliothèque, Académie, Université, Observatoire), propres à frapper les esprits et à stimuler les fiertés nationales.

Mais les réalités ne sont guère à l'unisson de ces prétentions grandioses. Les édifices monumentaux restent longtemps isolés, dans l'attente improbable du colmatage urbain, qui seul assure la continuité des façades, la présence de la rue et l'existence de la ville. *Intelligentsia* et bourgeoisie d'affaires, si elles ne répugnent pas à l'investissement de prestige dans la capitale nationale, n'y résident que périodiquement, car leurs intérêts les attirent, on le sait, ailleurs. Et pour donner l'illusion de la croissance, ou bien montrer qu'ils la maîtrisent de très loin, les ingénieurs sont contraints de tracer des plans d'extension de la ville, qui prennent des années avant de prendre quelque consistance. Coïncidence des temps ou perméabilité des idées et de l'information, on applique ici l'*ensanche* d'un CERDA à Barcelone, mais sans le génie et l'engouement économique de la capitale catalane. Athènes est une provinciale qui joue à la grande dame.

L'internationalisme créait l'ambiguïté d'Athènes. Paradoxalement, l'internationalisme va fonder son unité contemporaine retrouvée. Aux lendemains de la Première Guerre mondiale, les Alliés jettent la Grèce dans l'aventure d'Asie mineure, à la conquête désespérée de la «Grande Idée», pour faire de l'Égée un lac hellène. C'est compter sans le réveil «jeune turc» (Mustapha KÉMAL) et les divergences d'intérêts entre la France et l'Angleterre, qui lorgnent déjà depuis longtemps sur les fabuleuses richesses pétrolières du Moyen-Orient. La Grèce est livrée à son sort, bientôt contrainte par le Traité de Lausanne (1922) à abandonner ses prétentions territoriales et à échanger les populations grecques des villes et campagnes d'Asie mineure avec les derniers habitants turcs de l'Hellade insulaire et continentale. Seules, la Thrace grecque et Constantinople (Istanbul) échappent à cette «purification ethnique» maîtrisée sous l'égide de la Société des Nations. En fait, cette «catastrophe», humainement et nationalement humiliante et mutilante, se révèle fondatrice de l'identité urbaine d'Athènes : elle recentre durablement la capitale dans la nation, elle assure sa croissance démographique, économique et spatiale.

2. La construction de la capitale nationale : 1922–1974

En un demi-siècle, Athènes passe de 450 000 habitants (1920) à 2,5 millions de résidents dans l'agglomération de 1971, près de 3 millions dans la région urbaine qui se dessine déjà de Corinthe au Cap Sounion et de Thèbes à Khalkis. Période très courte finalement, qui additionne les brefs espoirs des réformes éclairées d'Éléférios VÉNIZÉLOS, les perspectives assombries du régime militaire de MÉTAXAS (1936), les années noires de

l'occupation nazie, les combats fratricides de la guerre civile (1945-1949), les incertitudes politiques de la reconstruction (1950-1967), avant de s'enfoncer, de façon totalement anachronique en Europe, dans l'aventure de la dictature des colonels (1967-1974). Histoire cavalière, chaotique et dramatique, qui produit pourtant ses effets urbains ordonnés. Athènes y gagne sa légitimité fonctionnelle et son destin morphologique.

Le premier résultat est la construction d'un espace économique centré sur la capitale politique du pays. Depuis la ruine des ambitions extérieures et la fermeture des horizons maritimes et continentaux, que la crise mondiale des années trente verrouille un peu plus, il n'y a plus ni hésitation, ni d'autre voie que la construction d'un marché national de la production et de la consommation. Matériellement, les réfugiés d'Asie mineure, forts de leur culture et de leurs traditions artisanales, mais surtout désireux de s'intégrer au plus vite socialement dans leur nouvelle patrie, se montrent les initiateurs et forment la troupe de manœuvre du processus. Près de 250 000 d'entre eux, un sixième de l'effectif total, se fixent, ou sont attirés par la politique gouvernementale, dans l'agglomération athénienne. On en retrouve alors un bon nombre parmi les créateurs et la main-d'œuvre de l'industrie textile qui se développe dans les faubourgs nord de la capitale, aux toponymes évocateurs des rêves brisés (*Néa Ionia, Néa Philadelphia*).

Mais plus généralement, cette aventure «micrasiate», dont les témoignages, sont encore très vivants dans l'Athènes des années soixante –quartiers communautaires, vêtement féminin, pratiques culinaires–, ne constitue que les prémices d'un enchaînement de mécanismes qui font d'Athènes tout à la fois l'atelier et la vitrine du développement économique grec. Dépourvues de véritables foyers de sources d'énergie et de matières premières autochtones qui établissent les grandes traditions des régions industrielles, mais conscientes des avantages offerts par la capitale d'un État centralisé, avec ses réseaux bancaires et de communications, son administration et sa sécurité intérieure appréciables en périodes de troubles, les forces sociales et politiques du pays choisissent délibérément de bâtir un outil économique moderne au cœur de son dispositif politique et logistique. Il n'est pourtant plus, et de très loin depuis l'annexion des provinces du Nord (Macédoine, Épire et Thrace), son centre de gravité démographique et productif. Avant même ces vagues de paysans déracinés par la misère des campagnes et les exactions de la guerre civile, et éblouis par les lumières de la ville, dont on décrit toujours le déferlement dans les années cinquante, c'est l'abandon des élites provinciales (industriels sans débouchés, commerçants sans chalands, fonctionnaires sans avenir) qui prépare le terrain, et assure dans la capitale le réinvestissement des économies et des espoirs à l'échelle de la nation entière.

La singularité de l'histoire athénienne a voulu que cette élaboration économique et sociale d'un territoire

urbain fût intimement liée à la construction matérielle de la ville et à l'envahissement généralisé du bassin d'Attique. Plus encore que l'haussmannisation parisienne, qui, tout en accompagnant la montée de la bourgeoisie industrielle au XIX^e siècle, reste limitée dans l'espace et la fonctionnalité de la capitale française, les transformations de l'urbanisation apparaissent ici motrices dans le développement économique. Autant que la rapidité des rythmes de la croissance urbaine, la raison réside certainement dans le déficit de la puissance publique, qui contraint les forces sociales à s'impliquer directement et complètement dans l'édification de leur cadre de vie. Densification des zones centrales, autorisée par l'élévation continue des coefficients d'occupation du sol, mais aussi par le succès astucieux de la procédure du «contre-échange» (*antiparokhi*¹⁾, colonisation acceptée, malgré son illégalité, de l'habitat populaire sur tous les flancs périphériques du bassin, sages régularisations, au fil des opportunités politiques, de ces quartiers spontanés qui achèvent de les faire participer aux cycles urbains de la mutation morphologique et de l'enrichissement collectif : en quelques décennies Athènes remplit son site. La nostalgie des genres de vie d'antan s'instaure. Les attraits de l'environnement naturel s'effacent sous le béton et la pollution. Plus inexorablement encore, la carence des services publics, notamment en matière de transports urbains, est la rançon de cet urbanisme privatisé. Mais son miracle est d'avoir assuré à une ville sans situation une légitimité sociale et géographique.

Et l'organisation matérielle de l'agglomération est à l'image de cette construction paradoxale d'un espace national clos. Le centre, extraordinairement restreint pour une capitale de cette importance, est tout entier contenu dans le petit triangle d'une centaine d'hectares, au nord de l'Acropole, limité par les places Syntagma et Omonia et la rue Ermou : ministères et administrations publiques, sièges sociaux des grandes entreprises, commerce de détail, activités culturelles et touristiques, s'y accumulent dans une mixité fonctionnelle insolite et une grande presse humaine inlassablement renouvelée. À l'exception de quelques îlots d'irrédentisme piréote entre le port et le théâtre municipal, et des zones industrielles de la plaine du Céphise, tout le reste n'est que quartiers résidentiels étendus avec monotonie et persévérance sur des dizaines de kilomètres. Seule la grande dissymétrie méridienne, qui oppose depuis le XIX^e siècle le palais royal à l'est et l'usine à gaz à l'ouest, coupe le bassin d'Attique, rejetant les quartiers populaires sur les flancs de l'Aigaléo, et réservant à la bourgeoisie les retombées du Pentélique et de l'Hymette, de Kiphissia à Glyphada.

Dans une lecture de l'histoire quelque peu réductrice, le coup d'État militaire de 1967 et l'instauration d'un système dictatorial marquent l'apogée et le terme de cette construction close, comme la brève conquête de l'Asie mineure au début des années vingt fut le bouquet final des ambitions impérialistes de la nation. La Grèce des «Hellènes chrétiens» et des «préférences

1- Formule de construction consistant pour un propriétaire de terrain ou de maison à céder ses droits de propriété à un architecte ou à un entrepreneur, à charge pour ce dernier de construire un immeuble et de restituer à l'ancien propriétaire sous forme d'appartements, un pourcentage défini de la valeur de la nouvelle construction. La cote de l'*antiparokhi* a pu varier de quelque 20% à la périphérie de l'agglomération à plus de 60% dans le centre.

nationales» paraît alors se replier sur une orthodoxie dépassée, et une autarcie économique d'un autre âge. La spéculation immobilière, encouragée par les pratiques populistes du régime, atteint des sommets inégalés à Athènes et se diffuse dans tout le corps social. Mais bientôt les contradictions se font jour. L'ouverture du pays au grand tourisme international, les implications de la marine marchande grecque dans le commerce mondial, notamment avec l'entrée de la Chine sur le marché planétaire, les recommandations déflationnistes du Fonds Monétaire, mal comprises de l'opinion, s'additionnent aux errements sanglants du régime (la répression de l'École polytechnique en novembre 1973) et aux aventures extérieures sans lendemain (l'invasion de Chypre en juillet 1974), pour clore une nouvelle période sombre de l'histoire grecque, mais surtout achever un cycle urbain.

3. La cité globale depuis 1974

En effet, sur plus d'un quart de siècle, avec ce que les coupures politiques représentent d'arbitraire dans une périodisation sociale, qui préfère les continuités aux ruptures, la capitale grecque est engagée dans un nouveau cours. Le retournement est d'abord humain. La rentrée d'exil en Europe occidentale (France, Allemagne, Angleterre) d'intellectuels, même en nombre limité, ramène à Athènes idées originales et pratiques urbaines différentes. Aux yeux de la bourgeoisie traditionnelle, l'installation du compositeur Mikis THÉODORAKIS dans le quartier populaire de Koukaki, au pied de l'Acropole, fait scandale, mais préfigure de nouvelles attitudes des élites pour la conservation du patrimoine et l'appréciation résidentielle des quartiers centraux.

Le renversement des conjonctures migratoires apparaît d'une autre ampleur démographique et de traduction moins momentanée. De terre classique d'émigration méditerranéenne, la Grèce devient un pays d'accueil. Il s'agit en premier lieu du retour de travailleurs migrants que la crise économique et la désindustrialisation font rentrer d'Europe (Allemagne, Belgique). Avec ses opportunités immobilières, le développement des activités tertiaires (commerce, entreprises de transport et de tourisme), Athènes en séduit beaucoup, qui n'avaient pas de liens antérieurs avec l'agglomération. Mais c'est la fin du communisme dans les Balkans (Albanie, Yougoslavie), en Europe de l'Est et en Union soviétique, qui signe véritablement l'ère du changement. Avec sa prospérité apparente, sa paix civile, sa démographie vieillissante et ses besoins grandissants de main-d'œuvre (construction, travaux publics, services domestiques et touristiques, marine marchande), la Grèce, et en premier lieu sa capitale, excitent certainement les mêmes appétits que Byzance pouvait exercer sur les chevaliers occidentaux de la 4^e croisade : la convoitise et le désir d'installation. Malgré son vieux fond nationaliste et sa méfiance accrue à

l'égard de populations allogènes toujours soupçonnées d'apporter insécurité et déviance, la société grecque tolère par intérêt plus que par hospitalité ces apports étrangers. Du personnel de service des couches dominantes aux centaines de milliers de manœuvres sur les chantiers des jeux Olympiques, ils ouvrent surtout la capitale grecque sur le monde, du Kurdistan à la Pologne, et des Philippines à l'Ukraine. Pour la première fois de l'histoire, la *diaspora* n'est pas externe, mais s'installe, multiple, à l'intérieur de l'espace urbain.

Les ouvertures institutionnelles et politiques sont venues renforcer ces diversités sociales et humaines. Évidemment, la plus notable est l'arrimage à la Communauté européenne. Redouté et fantasmé, il a souvent suscité dans l'opinion des mouvements d'hostilité d'autant plus paradoxaux que les retombées économiques ont été très favorables au pays. Si la politique agricole commune en était ici comme ailleurs le maître mot, faisant lever dans la campagne grecque la modernité de l'exploitation et les revendications corporatistes, Athènes en a certainement tiré le parti le plus visible, bien que la répartition géographique des «paquets Delors»⁽²⁾ soit aussi bien gardée que des secrets-Défense. Les entrées autoroutières de la capitale, l'amorce d'un réseau de métro, attendu depuis des décennies et mis en service en 2000, le transfert en 2001 de l'aéroport international à Spata, dans le Mésogée, le gigantesque contournement de l'agglomération par le nord, achevé pour l'ouverture des jeux Olympiques («voie Attiki»), ont mobilisé énergies et ressources, qui ne sont plus à la mesure des capacités nationales. Ce sont surtout des exigences fonctionnelles et des symboles identitaires qui qualifient une position de métropole internationale. L'infrastructure et l'image deviennent des attributs du pouvoir mondial de la ville.

Athènes aspire en effet de plus en plus à dépasser son rôle de capitale nationale qui la condamnait tour à tour à écraser la province ou à y décentraliser les investissements. L'opinion grecque et les habitants sont évidemment sensibles aux démonstrations de notoriété de l'agglomération (manifestations sportives, événements culturels, colloques, accueil de chefs d'État étrangers) pour s'en enorgueillir ou se plaindre du dérangement de la vie quotidienne. Les gouvernements apparaissent plus enclins à souligner le rôle de médiateur dans les conflits régionaux ou mondiaux. Malgré la douloureuse occupation de Chypre et le statut contesté de l'espace aérien égéen, la normalisation des relations avec la Turquie est une donnée au long cours. Du discours historique de Constantin CARAMANLIS le 15 août 1974 rejetant l'idée d'une guerre avec le voisin ottoman à l'ouverture éclairée de Georges PAPANDRÉOU, le ministre des Affaires étrangères du gouvernement SIMITIS jusqu'aux dernières élections législatives de printemps 2004, aux solidarités humaines face aux séismes de la mer de Marmara et d'Athènes à l'été 1999, la continuité s'impose. De façon plus large encore, la capitale grecque, dont la situation géographique pouvait apparaître plus

2- NDRL : Enveloppes financières attribuées à la Grèce par l'Union européenne dans le cadre des «aides au développement». Les «paquets» ainsi distribués au fil du temps portent par principe le nom du président de la commission en place.

marginal que celle de Thessalonique, à l'heure de la disparition du rideau de fer, réussit à s'instaurer dans l'ensemble des Balkans et en Méditerranée orientale, comme un pont entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest. À nouveau, dans la mondialisation de l'échange économique et politique, le positionnement général importe moins que la place stratégique de la cité.

Et les transformations des matérialités urbaines se mettent à l'unisson. L'agglomération avait déjà à travers son extension continue franchi les échancrures qui limitent la cuvette de l'Attique vers l'ouest (Daphni et Corinthe), le nord (Inophyta et Thèbes) et le sud-est (Vouliagmeni et le cap Sounion). Mais les dynamismes spatiaux sont désormais d'une autre ampleur. Les fonctions centrales (sièges sociaux, banques) ne cessent de s'étirer sur l'axe méridien qui charpente le tissu urbain, vers le sud (avenue Syggrou) et surtout le nord (avenue Kiphissias), égrenant au passage *buildings* de verre et de lumière, activités de distraction et centres commerciaux luxueux, attirés par le desserrement résidentiel de la clientèle aisée. Le transfert de l'aéroport d'Ellénikon de l'autre côté de l'Hymette et les équipements programmés pour les jeux Olympiques ajoutent à ces glissements classiques de la centralité une dimension nouvelle. Attirée par la proximité de la plateforme aérienne internationale, la pression urbaine (hôtels, bureaux, logistique) ne se situe plus en continuité du front de l'agglomération, mais investit la plaine du Mésogée, qui devient le principal champ de la spéculation foncière dans la capitale. Simultanément, les infrastructures olympiques les plus prestigieuses veulent retourner vers le front de mer une ville qui fut toujours continentale : arrivée du nouveau tramway, réaménagement ludique de la baie de Phalère, parc naturel et sportif de l'ancien terrain d'aviation d'Ellénikon. D'une organisation fonctionnelle simple, Athènes se dote de la complexité spatiale qui sied aux villes mondiales (fig. 1 = PL.IV h.t.).

Dans le même temps, la vieille centralité athénienne, atteinte dans ses prérogatives directionnelles, s'invente de nouvelles légitimités culturelles. Les sites archéologiques autour de l'Acropole sont enfin réunis dans un itinéraire piétonnier. Les édifices néoclassiques qui ont survécu à la pioche des démolisseurs sont restaurés et mis en valeur. L'architecture postmoderne s'allie avec bonheur au vestige antique : sous l'inspiration intelligente de Mario BOTTA, les restes de l'enceinte de Thémistocle sont réincorporés à l'ensemble historique du siège de la Banque Nationale. Désormais, le centre se voit et se consomme, confortant cette alliance subtile du local et du global qui fonde la cité aujourd'hui.

4. Les trois âges des capitales européennes

Au-delà de cette reconstruction esquissée des phases historiques de l'Athènes contemporaine, la question demeure de sa signification générale sur les périodisations de la grande ville en Europe. Il n'est pas sûr que la succession simple industrialisation – postindustrialisation ne soit pas trop fonctionnaliste et ne convienne pas mieux aux conurbations manufacturières qu'aux capitales politiques et culturelles du vieux continent. Elle y néglige les autonomies essentielles des sociabilités et des morphologies matérielles, en y privilégiant ce que fut chez elles un avatar plus ou moins présent et plus ou moins tardif : l'activité de production.

L'exemple athénien suggère plutôt une succession de trois cycles dont l'apparition et la consistance dépendent des particularités locales et des histoires nationales.

-Le premier est hérité du cosmopolitisme de l'Europe des Lumières. Il se manifeste par l'internationalisme des idées, voire des circulations matérielles et individuelles, qui restent pourtant limitées aux franges culturellement favorisées des sociétés urbaines. L'ordonnement et l'embellissement de la ville en constituent les marqueurs territoriaux, qui peuvent survivre aux mutations économiques et techniques (l'haussmannisation de Paris).

-Le second âge correspond à l'affirmation de l'État-nation, à la consolidation de l'économie industrielle, et à la mise en place de réseaux urbains hiérarchisés. L'urbanisme s'efface en général devant la croissance et les équilibres – ou les déséquilibres – régionaux l'emportent sur les dimensions internationales.

-Enfin, la phase actuelle de mondialisation bouleverse à nouveau ces configurations assez stables des territoires. Commande des intérêts nationaux et décentralisations contrôlées importent moins que le positionnement des capitales dans les échanges financiers, culturels et humains de la planète. Dans cette perspective, le geste architectural, l'infrastructure monumentale reprennent leur signification. En cela, la leçon athénienne garde sa vertu initiatique dans ce qu'elle représente de l'urbanisation contemporaine : le mythe et le gigantisme, le patrimoine et la modernité, le local et le mondial.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

- BURGEL G., (2003), La ville contemporaine de la Seconde Guerre mondiale à nos jours, in *Histoire de l'Europe urbaine* (J.-L. PINOL, dir.), Seuil.
- BURGEL G., (2002), *Le miracle athénien au XX^e siècle*, CNRS Éditions, 365 p.
- BURGEL G., DEMATHAS Z., (ss dir.), (2001), *La Grèce face au*

- troisième millénaire, territoire, économie, société, 40 ans de mutations* Laboratoire de Géographie Urbaine, Université de Paris X, Université Pantios, Athènes, 381 p.
- ROUSSET-DESCHAMPS M., dir., (2000), Gouverner les métropoles, *Villes en Parallèle*, n° 30-31, Laboratoire de Géographie Urbaine, Université Paris X Nanterre, p.13-31.